

Terra Australis

Roman

Jo Frehel

*« La découverte, tel était le devoir de l'homme,
jusqu'à ce que toute la surface de la Terre soit enfin éclairée »*

Gains - Richard Powers

La petite troupe d'une dizaine d'hommes remonta le lit de la rivière, profitant de l'ombre de grands arbres au tronc blanc. Ils contournaient des mares résiduelles, autour desquelles la vie sauvage se concentrait. De temps à autre ils escaladaient les éminences alentour pour avoir vue sur le paysage, et c'était à chaque fois un enchaînement d'ondulations rouges, piquetées de petits arbres aux feuilles très découpées, d'un vert argenté et au tronc pelé. Parfois, un à pic s'ouvrait sous leurs pas, qu'il leur fallait contourner pour poursuivre leur route. Ces replis de terrain retenaient l'eau et abritaient une végétation plus dense, bruisant d'oiseaux.

Les femmes et le pasteur, restés au fortin sous la protection de quelques soldats, les avaient regardés partir avec anxiété. Quel serait leur sort si leur bon capitaine disparaissait dans l'immensité ?

Celui-ci, tout comme le guide Abraham Gerritz et le marchand Van Huysen, chaussé de bottes, avançait gaillardement, se jouant de l'herbe porc-épic et s'enthousiasmait de ces points d'eau colonisés par des nuées d'oiseaux multicolores qui s'envolaient à leur approche dans un bruyant caquetage. À plusieurs reprises, les hommes débusquèrent, couchés dans les taillis, des bestioles catapultées par leur queue et dont ils avaient apprécié la chair lors du dernier repas. Celles-ci s'enfuyaient avec des bonds gracieux et aériens qui mettaient en joie le capitaine.

Les simples matelots, qui allaient les jambes nues et ne partageaient pas le sens poétique du capitaine, juraient leurs grands dieux et pestaient contre l'herbe qui lacérait leur chair. Ils ne voyaient autour d'eux que piètre gibier, beaucoup de reptiles et aucune trace de cet or et de ces pierres précieuses avec lesquels on avait acheté leur enthousiasme.

Au bout d'une heure de marche, le capitaine prit pitié d'eux et décida de rebrousser chemin. Il stoppa au pied de ce qu'il reconnaissait comme une sorte de baobab, espèce qu'il avait observée sur la côte d'Afrique. L'arbre faisait au moins vingt pieds de circonférence et, bien qu'il n'eût pas de feuillage, son corps massif dispensait une ombre large et épaisse. Il entreprit de graver leur nom sur le bois tendre.

- Ces arbres-là, Messieurs, sont immortels, nous le serons avec eux ! Déclara-t-il à l'intention des matelots désenchantés.

Ils s'affalèrent contre son tronc, se désaltérant tour à tour à grandes rasades d'eau additionnée d'un peu d'alcool. Puis, étourdis par l'effort et la chaleur, ils s'accordèrent un instant de repos et restèrent silencieux, percevant seulement le bruissement du vent dans les feuillages et les vols de perruches qui, de temps à autre, zébraient le ciel comme des flèches vertes.

C'est dans ce moment de paix qu'un son incongru leur parvint. L'un des matelots le perçut le premier, il dressa l'oreille, attentif, et dit, peu rassuré :

- Capitaine, j'entends comme un hurlement !

Les autres se redressèrent, écoutèrent à leur tour. Des cris, comme des pleurs, leur parvenaient de très loin, s'arrêtaient, reprenaient de plus belle.

- Cela ne pourrait-il être une sorte d'oiseau ? Émit Van Huysen.

- Qu'on me damne si cet oiseau-là n'est point un nourrisson ! S'écria le capitaine qui avait été père à plusieurs reprises, j'en aurai le cœur net...

Enflammé par une telle éventualité il s'engagea dans la direction d'où provenaient les cris. Les autres le suivirent jusqu'à une élévation voisine. Les pleurs continuaient à monter vers eux depuis un espace boisé situé à proximité du lit de la rivière. À mesure qu'ils avançaient, les cris devenaient plus rageurs puis stoppaient dans une suffocation, pour recommencer après quelques secondes avec encore plus de force, mais les hommes hésitaient encore à croire qu'un bébé affamé pouvait en être l'auteur. Van Huysen fit remarquer :

- Comment une de ces frêles créatures pourrait-elle avoir une voix aussi sonore ?

- On voit bien que vous n'avez jamais eu de progéniture, cher ami,

car ces petits êtres...

Abraham Gerritz les fit taire et désigna du doigt une brume très légère qui s'élevait au-dessus des arbustes. Il y avait là un foyer presque éteint, peut-être abandonné.

Les hommes, n'osant parler, échangeaient des regards inquiets. Une présence humaine était un événement que tous savaient possible et c'est bien pourquoi le camp était gardé jour et nuit, mais depuis le temps qu'on ne voyait pas âme qui vive, on avait fini par ne plus y songer. Le capitaine décida d'être prudent car, qui disait enfant, disait famille, tribu, et peut-être guerriers hostiles. Il fit signe à tous de se baisser, de charger les mousquets et d'observer. Puis, ne pouvant se départir de sa nature taquine, il chuchota à l'adresse d'Abraham Gerritz :

- Monsieur, réjouissez-vous, peut-être avons-nous trouvé là vos familiers...

À ce moment, l'un des matelots qui avait l'œil perçant vit deux silhouettes qui progressaient au loin à travers le bush, il plissa les paupières quelques instants et étouffa un cri de surprise :

- C'est deux femmes, et...

Puis, rougissant violemment, il se tourna vers son capitaine :

- Sauf vot' respect, Cap'tain... Elles sont toutes nues !

Six mois plus tôt à Amsterdam

Le simple matelot nommé Abraham Gerritz ouvrit un œil dans la sous-pente d'une auberge appelée La Sonnette, une honnête maison sise au cœur de la plus prospères des villes de l'Occident.

La lumière blanche qui tombait dans la pièce lui chatouilla les paupières. Il frissonna, tirant sur lui la couverture de laine, et résista quelques secondes hésitant à entrer dans l'éveil comme s'il se fût agi d'un monde inconnu. Il ne ressentit aucun balancement, aucun tangage, mais seulement le moelleux d'un paillasse, il n'entendit aucun ordre, aucun juron... Alors, une joie enfantine l'envahit malgré la migraine qui le tenaillait. Libre ! Pour la première fois depuis le serment prêté à ces Messieurs de la Compagnie, nulle cloche, nul commandement ne viendraient le tirer d'un hamac crasseux. Sept ans qu'il n'était pas venu à Amsterdam ! Dont cinq à vadrouiller en mer de Chine, au cours desquels on lui avait fait accomplir les plus viles besognes.

Il était à présent dans cette cité bouillonnante, avec un joli pécule, bien décidé à ne point réembarquer avant longtemps. Il s'étendit délicieusement, savourant l'instant et tenta de reconstituer tout ce qui était advenu depuis que la flûte Zuiderzee s'était amarrée dans la rade du Texel, la veille au petit matin. Il n'y parvint qu'imparfaitement. Il se souvenait bien par contre de la belle fille nommée Wanda avec qui il avait fini la fête, une serveuse accorte aux formes opulentes comme il les aimait.

Il consentit enfin à ouvrir enfin les yeux. La chambrette où il se trouvait, la petite fenêtre sans rideau et la couverture à l'odeur de suint, lui parurent le comble des agréments. Il s'étira. À ce moment, sa jambe toucha quelque chose de chaud. La Wanda !

Ils avaient ripaillé et bu jusqu'à ce que le patron de La Sonnette les mette à la porte, lui et ses acolytes, des gars du Zuiderzee, bien heureux d'avoir survécu au voyage de retour. La fille l'avait tout de suite remarqué, peut-être à cause de ses yeux très noirs, beauté rare

dans le Nord, et de sa peau ambrée. Toute la soirée, elle lui avait coulé des regards enjôleurs, le frôlant sans cesse en virevoltant de table en table, et le frou-frou de son jupon avait fini par lui échauffer les sangs, lui qui n'avait vu aucune femme depuis l'escale du Cap de Bonne espérance, et encore celles-ci étaient-elles de prudes épouses d'officiers ou des Koï's noires comme le charbon.

Lorsqu'il était sorti du troquet, la Wanda l'avait récupéré sur le pavé luisant de pluie, titubant de fatigue et d'alcool et l'avait entraîné sous les combles où elle logeait. Tout en montant les marches, et malgré son état, il avait posé les mains sur son derrière rebondi.

- Pas si vite, mon gars ! Avait lancé la belle en le repoussant, t'as beau avoir un joli minois, tu pues à dix lieues. On verra quand tu auras meilleure mine !

Depuis qu'ils avaient débarqué, ceux du Zuiderzee faisaient le vide sur leur passage. Dans les tavernes, les clients reculaient et se bouchaient le nez dès qu'ils poussaient la porte. Sûr qu'il avait fallu bien montrer ses écus pour s'attabler ! Les habits et les cheveux raidis de sel et de crasse, l'haleine empestée par leurs gencives saignantes, ils savaient n'être pas ragoûtants. Alors c'est de bon gré qu'il s'était laissé nettoyer par la Wanda, tout en lorgnant dans son corsage déboutonné. Il se souvenait qu'elle l'avait lavé comme un bébé, des pieds à la tête. Elle riait en voyant son sexe se dresser comme un mât de hune et savonnait de plus belle. Mais le récurage avait duré un peu trop longtemps et il s'était écroulé sur la paille avant même qu'elle ait fini de se dégrafer. Il ne se souvenait plus de la suite.

« Il n'est pas trop tard pour bien faire » se dit-il en se penchant sur elle. Il toucha des mèches blondes qui traînaient sur le polochon, se redressa sur un coude et la lorgna avec gourmandise. Puis curieusement, tandis qu'il avançait la main, un doute lui vint : « Comment une si belle paire de fesses peut-elle faire une aussi petite bosse ? ». Il sentit sous ses doigts une hanche anguleuse qui confirma ses doutes. Il tira brutalement la couverture et dévoila un corps malingre drapé d'un haillon bleu. Un grognement de contrariété se fit entendre puis la fille, car c'en était une, se dressa comme un diable. Il rencontra deux yeux rageurs qui papillotaient dans une petite figure toute crispée.

- Garde tes sales pattes, sac à bière !

- Mais qu'est-ce que... Où est ?

- T'es dans mon lit ! Grinça la créature. Elle tira la couverture sur elle et se roula en boule, les genoux sous le menton. Ses cheveux, qui pendaient en mèches délavées, sa figure have, ses yeux d'un bleu pâle très pâle, les cernes mauves, sentaient la misère. La ville ne manquait pas de malheureux attirés par la cité miracle comme les papillons par la flamme, des ouvriers jetés sur le pavé par la crise du textile, des orphelins du choléra ou de la peste, des familles de pêcheurs morts en mer... Il y avait mille occasions de se retrouver dans la ville, mendiant les miettes de la prospérité.

Gerritz pensa à sa bourse, grosse des cinq années de solde, qu'il était allé réclamer en arrivant au siège de la Compagnie. Il se leva d'un bond, oubliant qu'il était nu, chercha des yeux ses hauts-de-chausses, trouva le tas de ses habits, le tâta fébrilement, jurant et conspuant le nom du Seigneur. Ne trouvant rien, il se tourna vers la fille qui le regardait d'un air narquois.

- T'as perdu què'que chose, matelot ?

Une bouffée de colère l'envahit. Se faire détrousser à peine arrivé ! Il se jeta sur elle, la saisit aux épaules et la secoua comme si sa bourse pouvait en choir. Elle se mit à beugler et à l'insulter tandis qu'il hurlait :

- Mon argent ! T'as vu quelque chose, j'en suis sûr ! Parle ou je t'estourbis, et il la secoua de plus belle. Il sentit sous ses doigts les épaules frêles qui craquaient mais ne relâcha pas son emprise. Elle hurla comme un goret. Il lui balança une gifle qui envoya sa tête contre le mur. Elle en resta étourdie et son corps inerte forma sur le polochon un petit tas bleu pitoyable.

À ce moment, le palier craqua effroyablement et la porte s'ouvrit à la volée. Une matrone s'y encadra, son ventre imposant était ceint d'un large torchon taché de sang. Une ombre de moustache conférait à sa face furibarde une virile autorité. Sa main droite tenait un couteau.

- C'est quoi ce vacarme ? C'est toi matelot, qui fait du scandale ?

Sa voix, qui semblait sortir des tréfonds d'une caverne, impressionna Gerritz. Elle toisa sans vergogne sa nudité, puis elle baissa les yeux sur la fille qui reprenait ses esprits, frottait sa tête.

Son haillon remonté laissait voir ses cuisses maigres.

- Un gars qui force les filles, je vais te dire ce que je lui fais ! Gronda la géante en fixant les génitoires de Gerritz, et le regard était si explicite qu'il put l'imaginer sans peine.

- Forcer ce tas d'os ? Grinça-t-il révolté, elle m'a volé tout mon pécule, voilà ce qu'il y a ! La paye de sept ans de misère !

Sa rage se mua brusquement en désespoir, il devint pâle comme la mort et continua à bramer, la prenant à témoin, les yeux exorbités.

- Sept ans dans les haubans au-dessus de la mer en furie ! Tu sais pas ce que c'est ! Sept ans de coups de corde sur le cul pour un mot plus haut que l'autre ! Sept ans d'eau pourrie, de viande pleine d'asticots ! Bordel de Dieu ! Y a-t-il seulement un Dieu pour un gars comme moi dans ce putain de ciel !

Il s'effondra sur le grabat et se prit la tête dans les mains. La grosse Mariejke avait commencé à s'émouvoir, mais, entendant insulter le Seigneur, elle sentit la moutarde lui monter au nez.

- Cesse de sacrer, mécréant ! Tonna-t-elle d'une voix si grave que les murs en frémissaient, et d'ailleurs, qu'est-ce que tu fais dans ma pension ? C'est encore cette garce de Wanda qui m'a ramené un va-nu-pieds ! Allez ouste ! Prends tes frusques et fiche le camp d'ici ou j'appelle les hommes du bailli.

Gerritz, qui s'était ressaisi, enfila nerveusement ses hauts-de-chausse, vint jusqu'à la matrone, la saisit par le col et lui éructa au visage :

- Écoute-moi, grosse morue, je partirai pas sans mon argent !

Elle le repoussa de toute sa masse mais il s'accrocha de plus belle, les mains crispées sur son corsage. Ils se mesurèrent ainsi, grognant et mêlant leur souffle comme deux molosses prêts au combat. Soudain Gerritz sentit la pointe du couteau au creux de ses côtes. Il fit un bond en arrière, jurant de plus belle. À ce moment, derrière l'épaule de la femme il vit la figure furieuse de Wanda.

- Y a pas de voleuse ici ! Je sais où est ta bourse. Hier soir t'étais tellement soûl qu'elle est tombée par terre sans même que tu t'en aperçoives, tu devrais me remercier !

Elle alla jusqu'à la fenêtre et passa sa main derrière la dernière poutre. La bourse apparut. Elle la lança à Gerritz. Un ange descendit dans son cœur. Il se laissa choir et pleura, recroquevillé sur le grabat. Les trois femmes le regardèrent sans pitié, puis la matrone grogna en le bourrant

du pied :

- Des excuses ne seraient pas de trop !

- Pardonnez-moi... Bredouilla-t-il en essuyant ses yeux, si je peux faire quelque chose...

- Pour sûr ! Dit Wanda, tu peux payer ta nuitée à Mariejke, pour commencer ! Et, comme elle avait un vrai béguin pour les beaux marins nantis de leur solde, ses pommettes déjà bien roses se colorèrent un peu plus quand elle ajouta en regardant ses pieds :

- Et puis, si elle le veut bien, tu peux même prendre pension ici, le temps de voir ce que tu vas devenir.

Gerritz sortit un florin de la bourse retrouvée.

- Tenez ! C'est trop, mais gardez tout, c'est pour le pardon.

La pièce effaça le pli entre les sourcils de la matrone et disparut dans ses jupes. La grosse dame se tourna vers Wanda,

- T'es qu'une dévergondée, les femmes comme toi finissent au Spinhus ! Puis soupirant un grand coup :

- Mais ça ne me regarde pas, arrangez-vous, moi j'ai un cochon à découper.

Elle s'engagea dans l'escalier de bois qui gémit de façon alarmante

C'est ainsi qu'Abraham Gerritz s'installa dans la pension du couple de tenanciers Mariejke et Hendrick, patrons de « La sonnette », une auberge située sur le canal des fleurs et que, dans les semaines qui suivirent, il cohabita avec la gironde Wanda.

Quant à la maigrichonne, qui se nommait Zwaantie, elle était un peu, dans cette maison, comme une mascotte. C'était une enfant perdue, hébergée par charité, que Wanda et Mariejke, ayant écouté les prédicants calvinistes, s'étaient promis de sauver du destin de prostituée qui s'ouvrait devant elle large comme le grand canal.

Une deuxième paillasse et un paravent furent installés dans la mansarde pour préserver un peu de l'intimité du nouveau couple.

Abraham Gerritz avait le charme exotique. Noir de poil, sombre de peau, il portait, coquetterie de marin, les cheveux longs et bouclés jusqu'au milieu du dos. Il n'avait pas encore trente ans mais son visage mature témoignait d'une vie passée sur le pont des navires. Sa peau cuite par le sel et des soleils trop ardents avait pris la couleur des pots de terre,

et son sourire facile s'efforçait de faire oublier les outrages du scorbut. Une canine et une molaire, perdues corps et biens, laissaient deux trous noirs qu'il masquait, pour partir en bordée, par des éclats de coquillage. Son long corps, rompu aux travaux de mer, était délié et vigoureux. Il n'était pas avare d'histoires extraordinaires, quitte à les inventer, qui faisaient s'arrondir les yeux des filles et de ses compatriotes restés au pays. Son teint mat, son regard de jais et son humeur joviale, charmaient les femmes et ne repoussaient point les hommes, aussi ne fut-il nullement étonné de l'arrangement qui lui tombait du ciel.

Les jours qui suivirent furent pour lui pur délice, il passa ses journées à déambuler dans cette ville magnifique qu'il redécouvrait. Il s'émerveillait de l'incroyable prospérité de ce port devenu, en l'espace de quelques années la première place d'Europe. Amsterdam était en travaux permanents, on bâtissait, on agrandissait, on consolidait, car le commerce avec l'Orient comme avec l'Occident lointain était un univers toujours en croissance et toujours plus exigeant.

Chaque jour Abraham Gerritz franchissait l'écluse de l'Amstel et baguenaudait au port, guettant l'arrivée des vaisseaux en va-et-vient avec des terres lointaines, leurs cales regorgeant de tous les trésors du monde, denrées exotiques dont les capitales d'Europe raffolaient, épices inestimables des Moluques, or du Pérou, tissus précieux de Cochinchine... Toutes les denrées qui faisaient la fortune de ces messieurs de la Vereenigde Oost-Indische Compagnie.

Gerritz voyait ses semblables descendre des allèges qui les ramenaient du Texel à travers la mer intérieure du Zuiderzee, et prendre pied sur la terre ferme de ce pas hésitant qu'ont les hommes restés en mer de longs mois. Il reniflait leur puanteur, constatait leur épuisement, leur état de déliquescence, et appréciait d'autant plus sa nouvelle vie.

Il se rendit chez le fripier et s'habilla de pied en cap. Peu préoccupé de la tendance du moment et du lieu, marquée par une réserve toute calviniste, il acheta pour lui-même un pourpoint à taillades, grenat, bien épaulé, à la mode française, laissant voir la chemise, le jabot et les manches de lin blanc. Les hauts-de-chausses, bouffants à souhait, étaient noués sous le genou par un lien de cuir brun du meilleur effet. Le tricorne et les bottes à entonnoir dont il avait toujours rêvé complétèrent cette panoplie et lui donnèrent l'allure martiale à laquelle il aspirait.

Tandis qu'il s'admirait, le commerçant jeta sur ses épaules une courte cape de serge noire gansée de gris qui compléta l'ensemble. Voyant le marin tout à sa joie, l'homme, qui était disert et habile, demanda :

- N'avez-vous point une amoureuse ? Et il déroula une pièce de fine cotonnade indigo fraîchement arrivée des îles d'Amérique. Et Gerritz, emporté par son euphorie et l'impression trompeuse que son pécule était inépuisable, la lui acheta à l'intention de Wanda. Puis il avisa des coiffes blanches festonnées, ornées d'une pointe sur le front qui donnaient aux femmes prudes de la Hollande l'air de séduisants petits diables, il songea à la tête hirsute de Zwaantie, et se plut à l'imaginer dans ces dentelles. Il en acheta une.

Après son esclandre du premier jour, il avait fait plus ample connaissance avec la petite maigrichonne. Lorsqu'il voyait sous ses cheveux filasse la bosse dont il était la cause passer du rouge au violacé, il se sentait coupable. C'était un sentiment nouveau. Il avait vu tant de brutalité et de cruauté qu'il se croyait inaccessible à la compassion. Mais Zwaantie avait touché quelque chose en lui, son histoire était comparable à la sienne, celle des orphelins du choléra. Il reconnaissait en elle l'enfant perdu qu'il avait été. Et par ailleurs, cet être rachitique était d'une opiniâtreté étonnante. Jurant et sacrant comme un vieux marin, elle avait défié le destin en s'échappant de la maison de force. Gerritz l'admirait pour cela. Elle répétait avec sa verdeur de langage : « Ces maudits culs-bénits me faisaient trimer quinze heures par jour et le reste du temps ânonner des bondieuseries ! ».

Ce sur quoi, la grosse Mariejke levait une main comme un battoir et faisait mine de l'écraser sur sa maigre carcasse.

- Vas-tu te décider à être respectueuse de la religion ou faudra-t-il, que je t'assomme ?

Et l'autre faisait mine d'avoir peur, mais, cinq minutes plus tard, elle menaçait de châtrer le premier enfant de putain qui oserait la toucher. Il faut dire qu'elle savait manier le surin à force de vider les harengs, et qu'elle avait presque réussi à égorger son patron, le marchand de poisson chez qui elle était placée, après qu'il eût tenté de passer une main dans son corsage. Ce « presque » lui avait évité le gibet, mais on l'avait enfermée pour dix années au Spinhuis, la prison des femmes. Lorsque Wanda l'avait trouvée au cœur de l'hiver, elle était traquée, affamée et à moitié gelée. Mariejke avait eu du mal à accepter de cacher

une évadée, elle risquait gros, mais sous son ample poitrine battait un cœur tendre et, par ailleurs, il y avait de l'ouvrage à La Sonnette.

« Puisque tu sais jouer du couteau tu m'aideras à la cuisine » avait-elle décrété, et elle avait commencé son éducation, ne lésinant ni sur les taloches ni sur les pâtés et terrines dont elle la gavait car son air maladif l'indisposait. Elle s'était donné la noble mission de faire de Zwaantie, sinon une belle fille, du moins une aide de cuisine vigoureuse. « Si je réussis à t'engraisser, lui répétait-elle, sûr que tu seras méconnaissable ! ».

Quand Zwaantie vit la coiffe toute blanche et amidonnée, elle refusa tout net de la toucher et bredouilla :

- C'est point pour moi ces affaires-là.

Et elle se rencogna en regardant la chose comme un objet maléfique. Mais Mariejke saisit la coiffe et lui en emboîta la tête jusqu'aux oreilles.

- Et pourquoi donc, nigaude, que ça serait pas pour toi, t'es bien une fille quand même !

À partir de ce moment la coiffe ne quitta plus sa tête, même pour dormir.

Le dimanche, après l'office, auquel nul dans la ville n'aurait songé à se soustraire, Gerritz se pavanait au bras de sa belle, parée d'indigo comme une bourgeoise, et tous deux flânaient le long de l'Amstel, se mêlaient à la foule bigarrée de la place du Dam, et fréquentaient assidûment tavernes et musicos où des violoneux faisaient danser le peuple.

Wanda jouait à l'honnête femme et, si son homme n'avait pas été un marin par nature nomade, sûr qu'elle aurait déjà parlé mariage. Mais les hommes de mer avaient trop mauvaise réputation pour qu'elle le considère autrement que comme un compagnon de passage, toujours joyeux et qui ouvrait sa bourse sans trop faire de manière.

Un jour cependant, un événement vint ternir ce bonheur simple. Les amoureux étaient attablés dans un bouge, où les matelots de retour des Amériques racontaient leurs histoires. Tout en écoutant, on buvait, on fumait, on fraternisait. Gerritz aimait cette atmosphère et ne tarda pas à se mêler aux conversations avec d'autant plus d'excitation qu'il avait

déjà ingurgité force bière et eau-de-vie.

Il fut bientôt question de certains capitaines connus pour la fabuleuse rapidité de leur bateau, caractère qui allait souvent de pair avec des suspicions de magie, de messes noires et des mœurs orgiaques. La chose inquiétait au plus haut point cette société corsetée, et les prédicants parlaient de manœuvres sataniques. Diablerie et mauvaises mœurs, ces rumeurs avaient tout pour enflammer les conversations de taverne. L'un de ces capitaines, un nommé Fokke, se vantait de relier Amsterdam à Java en seulement trois mois, le temps qu'il fallait aux autres pour atteindre simplement le Cap de bonne espérance.

- Quand Satan est à son bord, à ce qu'on dit, il a le corps d'un grand chien noir tout frisé, un caniche géant ! Renseigne l'un des buveurs.

- Tout ça c'est des foutaises ! S'exclama Gerritz, s'adressant à l'assemblée, je vais vous dire... Moi je la connais la route de l'est, ce Fokke, son secret c'est de savoir trouver les bons vents et de faire trimer le matelot !

Un bourdonnement contestataire parcourut l'assistance qui n'était pas prête à abandonner le registre exaltant des sortilèges.

- Les vents de l'enfer, plutôt ! Dit quelqu'un.

- Faut brûler Fokke et tous ceux qui naviguent avec lui ! Brailla un autre.

La salle acquiesça avec un bel élan car la chose était joyeuse et, de plus, elle vous mettait en accord avec le ciel. Lorsque le brouhaha s'apaisa, une voix forte et calme s'éleva du fond de la salle, dominant la rumeur, elle trancha avec l'excitation ambiante.

- Toi, l'homme qui connaît la route de l'est, tu les as vécues, les diableries de la mer !

Gerritz se retourna pour voir qui l'apostrophait ainsi. L'homme était assis dans la pénombre. Une rumeur d'excitation s'éleva. Gerritz cria à la cantonade :

- J'ai jamais vu ce Fokke de ma vie !

- Je ne parlais pas de celui-ci mais d'un autre, reprit la voix... Un autre qui aurait empalé les coraux le long de la Nouvelle-Hollande, entre Le Cap et Java... Ça ne te rappelle rien ?

Le silence plomba la salle. Gerritz, qui était éméché, resta un moment abasourdi, puis il se leva menaçant. Plusieurs tables bondées le séparaient de l'homme, il hurla :

- T'es qu'un menteur, il n'y a si terre ni coraux dans ce coin-là, y a rien que de l'eau ! Et puis, montre-toi si t'es un homme !

L'inconnu se dressa, enleva son chapeau. C'était un homme trapu au visage calme et Wanda eut l'impression de l'avoir croisé plusieurs fois dans la ville.

- Rien que de l'eau jusqu'aux Amériques ! Cria à nouveau Gerritz d'une voix brouillée par l'alcool.

Mais l'autre continua imperturbable :

- Ce diable-là s'appelait Cornelis Velderen !

À ce nom, une grande émotion saisit l'assistance, un murmure d'indignation enfla autour de Gerritz. D'abord pétrifié, il regarda autour de lui la meute des buveurs, les visages devenus cauteleux, et il sentit la haine attisée par l'alcool. Alors il souleva soudainement la table envoyant valdinguer chopes et bouteilles puis sortit de sa botte son couteau de marin, comme s'il risquait d'être mis à mort sur-le-champ. Mais des mains l'agrippèrent et le mirent à terre. Il reçut quelques coups de bottes dans les reins et se retrouva cul par-dessus tête sur le pavé, sous les huées de l'assistance.

Wanda affolée le rejoignit. Craignant un lynchage, elle l'entraîna bien vite tandis que les insultes pleuvaient sur eux.

L'inconnu ne s'attarda pas, il rejoignit à grands pas le Herengracht où on lui ouvrit la porte d'une riche demeure. Il n'attendit pas qu'on l'introduise et pénétra dans une vaste chambre aux rideaux tirés. Le maître des lieux, debout devant l'âtre, ne se retourna pas. S'inclinant néanmoins, il dit simplement :

- Je l'ai retrouvé, Monseigneur.

- Êtes-vous sûr que c'est lui ? Demanda la voix cassée d'un très vieil homme.

- Il n'y a désormais plus aucun doute !

- Comment est-il ?

- Vulgaire, fort en gueule et aimant l'alcool.

Le vieil homme tendit ses mains glacées vers le foyer, où, malgré une fin d'été clémente, un grand feu brûlait. L'émotion l'étreignait mais il ne voulait pas le laisser paraître. Il murmura seulement :

- C'est bien ainsi, Jason, faites ce qui est prévu.

Au même moment, quelque part, dans le cœur désertique de la Nouvelle Hollande

L'hiver austral était froid cette année-là. Le petit matin trouva les hommes serrés autour des braises mourantes, à demi enterrés dans le sable, les chiens contre eux.

Patjili entrouvrit les paupières et vit que le ciel s'éclairait. Le kukabura n'avait pas encore lancé son rire matinal. L'étoile tardive, fille du soleil, brillait encore, l'aube naissait et les hommes commençaient à bouger. Son père ranimait le feu et, plus loin, des femmes assises donnaient le sein à leur bébé. Sa mère Aliumba et sa petite sœur Iwana, étaient là-bas, blotties l'une contre l'autre. C'est auprès d'elles qu'il dormait lui aussi il y a peu. Maintenant il était presque un homme, un homme du clan du chien, il avait passé sa première initiation et il dormait dans le camp des novices.

Patjili savait que la horde ne repartirait pas ce jour-là, ni les jours suivants car l'abondance amenée par l'eau permettait de séjourner encore en ce lieu. Aussi, il referma les yeux, se pelotonna dans son lit de sable et serra plus étroitement le ventre de la femelle dingo qu'il tenait contre lui. Celle-ci bailla, étendit ses pattes avec délices, puis elle lui échappa et s'ébroua énergiquement. Une pluie de sable tomba sur sa peau nue. Il se dressa à son tour, prit une poignée de terre et la lança sur la chienne qui furetait dans les cendres froides. Frottant ses yeux, il découvrit Nyiki, son aîné de plusieurs saisons, assis près du foyer. Celui-ci vérifiait ses armes de chasse, auscultant sa tête de lance, et donnait un dernier coup de lime aux barbes qu'il avait patiemment taillées dans l'os. Il leva le nez de son ouvrage et jeta à Patjili un regard réprobateur.

– Tu as encore entendu tes voix ! Murmura Patjili un peu impressionné, puis il vint s'asseoir auprès de lui, un sourire réconfortant aux lèvres. Nyiki était son presque frère, aussi sombre et sérieux que Patjili était farceur. Un jour ce garçon parfait épouserait sa petite sœur Iwana. Leur situation de futurs beaux-frères créait entre eux un lien

indéfectible.

Les femmes à leur tour se rapprochaient du feu central. Aliumba portait sur la hanche le bébé d'une cousine. Le garçon eut envie de courir vers elle et de se blottir dans ses bras, il y renonça pour ne pas s'attirer les foudres de Nyiki. Mais soudain, des petites têtes ébouriffées déboulèrent et se jetèrent sur lui. Il roula par terre avec les gamins, vite rejoint par les jeunes chiens. Une joyeuse mêlée souleva un nuage de poussière et bouscula le travail de Nyiki. Avec mauvaise humeur, il repoussa du pied enfants et chiens, et lança à l'adresse de Patjili :

- N'as-tu pas mieux à faire ? Crois-tu que nous allons emmener un écervelé à la chasse ?

Nyiki avait traversé les rites de la circoncision et il était maintenant un jeune homme partiellement initié. Une de ses incisives avait été enlevée et sa cloison nasale percée. Il portait depuis ce jour au travers de son nez un os de patte de kangourou soigneusement poli qu'il agrémentait à l'occasion de plumes de faucon, son totem. Mais surtout, depuis ce jour, le joyeux compagnon était devenu grave. Le jeune homme faisait toujours les choses à la perfection, il quêtait l'approbation des Anciens. Nyiki, disait-on, était un garçon différent des autres. Peut-être parce qu'il venait du pays où naissent les coquilles de nacre. Mais Patjili aimait d'autant plus cet aîné dont il ressentait la fragilité.

Les plus jeunes, ceux qu'on appelait les tjtjjs, eux, se fichaient bien de ses états d'âme, ils se mirent à sauter autour de lui en tirant ses longues mèches enduites de terre rouge, déroulant son chignon et lui hurlant des moqueries dans les oreilles.

Il se leva pour échapper à la petite meute, ramassa son matériel et s'éloigna sous les quolibets.

Quelques instants plus tard, sur le signe de l'un des anciens, les hommes se rassemblèrent et les trois novices que comptait la horde les rejoignirent. Chacun se saisit de sa lance, de ses boomerangs et de son propulseur, et ils s'éloignèrent en file indienne. Patjili fermait la marche, il aperçut les pas de Nyiki qui s'éloignaient vers la montagne et fut triste qu'il ne soit pas de la partie.

Les femmes, quant à elles, s'égayèrent par petits groupes aux alentours du campement. Leurs voix haut perchées et leurs rires

résonnèrent bientôt à travers le bush. Toutes étaient parties, bâtons à fourir sur l'épaule, pitchi sur la hanche, à la recherche de feuilles tendres, de graines d'herbes, de racines et de baies. Nul besoin de marcher jusqu'à épuisement, la saison humide qui touchait à sa fin était pourvoyeuse de bonne et belle nourriture. Le petit lac temporaire auprès duquel était installé le camp était plein à ras bord, des racines et des fruits gorgés de sève abondaient sur ses rives.

Bientôt la horde repartirait et, dans plusieurs lunes, elle arriverait à Kabardi, le cœur de son territoire, le lieu où convergeaient les nombreuses pistes chantées par les Iparukas. Les femmes profitaient pleinement de ce temps béni, sachant bien, que viendraient bien assez tôt les jours plus durs, la nourriture rare, et que, parfois, les hommes reviendraient bredouilles après plusieurs jours de traque, honteux de devoir se nourrir de la menue chasse des femmes. Lézards et serpents, qu'elles excellaient à attraper, constitueraient la viande la plus courante. Elles n'étaient pas peu fières de leur savoir-faire, mais pour l'heure, c'était le végétal qu'elles traquaient, les yeux rivés sur la terre rouge, et sur tous ses délices que les mères ancestrales avaient mis sur la terre des Iparukas pour leur plus grand bonheur.

Il ne fallut pas longtemps pour que les premières reviennent au campement, chargées de pitchis débordants, les plus petits enfants sur les épaules ou endormis contre la hanche, les plus âgés ramenant leur chasse et leur propre collecte.

Aussitôt arrivée, Nomi répandit quelques poignées de graines sur une large pierre plate et sortit la meule de sa cachette. C'était une jeune épousée et ses aînées la laissaient prendre sa place dans la tribu, effectuer cet acte ancestral, réservé aux femmes sages, les kungkas, qui, depuis la nuit des temps, savaient transformer de simples graines en délicieuses galettes.

Nagarankura, la plus ancienne, vint à ses côtés et observa que Nomi ne mettait dans ces gestes sacrés ni le soin ni la fierté qu'ils méritaient. Elle aimait tendrement cette presque enfant qu'elle avait aidée à naître comme la plupart des jeunes membres de la horde.

Nomi était une très jeune femme. Son nez court aux narines bien ouvertes, parfois orné d'un petit os d'opossum, se fronçait facilement de contrariété. Sa chevelure brillante et ondulée, aux épaules, était retenue